

Supplément au SOP n° 250, juillet-août 2000

COMMENT LIRE L'ANCIEN TESTAMENT ?

Causerie du père Jean BRECK,
professeur à l'Institut de théologie orthodoxe
Saint-Serge, faite dans le cadre de *Nepsis*,
mouvement de jeunesse de l'archevêché
du patriarcat de Roumanie en Europe occidentale

(Paris, 21 avril 2000)

Document 250.A

COMMENT LIRE L'ANCIEN TESTAMENT ?

La lecture chrétienne de l'Ancien Testament est un sujet qui m'est cher et qui a une immense importance pour nous, car nous sommes tous sensibles au fait que, depuis de longues années, pour ne pas dire des siècles, nous avons, en tant qu'orthodoxes, plus ou moins négligé la lecture des Écritures saintes et en particulier la lecture de l'Ancien Testament.

Je pense qu'il faut commencer par une affirmation de base : il s'agit d'une conviction qui nous situe d'une certaine façon par rapport à la grande tradition de l'Église, tradition représentée par les Pères de l'Église aussi bien que par les auteurs sacrés du Nouveau Testament. Cette conviction est que ce que nous appelons l'Ancien Testament, selon la terminologie de saint Paul dans sa 2^e Épître aux Corinthiens, est un ensemble de livres profondément et essentiellement chrétiens.

Certes, en affirmant, cela nous courons le risque d'offenser nos frères et nos sœurs juifs, ce que je ne voudrais nullement faire. Pour les Juifs, en effet, surtout ceux de tendance orthodoxe, notre Ancien Testament, la Bible hébraïque, représente la Torah, la loi de Dieu, la parole de Dieu, la vérité, le canon, c'est-à-dire le guide et le fondement indispensable de tout ce qui est foi, le cheminement qui mène à Dieu, vers une communion éternelle avec Dieu et en Dieu.

L'Ancien Testament ne se comprend

qu'à la lumière du

Néanmoins, en tant que chrétiens nous sommes obligés de voir la chose de manière différente, je dirais même radicalement différente. La conviction de l'Église, fondée sur l'expérience des auteurs du Nouveau Testament, et aussi sur toute la tradition patristique, c'est que ce que nous appelons l'Ancien Testament prépare le Nouveau et ne se comprend qu'à la lumière du Nouveau. Je vais essayer d'expliquer ce que je veux dire par là.

En abordant les Écritures, il faut se rappeler d'abord que pour les auteurs sacrés du Nouveau Testament, les Écritures saintes sont constituées des livres de notre Ancien Testament. Par exemple, lorsque le Christ dit aux juifs : " Vous scrutez les Écritures pensant acquérir par elles la vie éternelle : or ce sont elles qui témoignent de moi " (Jean 5, 39), il désigne par là, bien sûr, ce que nous appelons la Bible hébraïque, l'Ancien Testament. Il en est de même pendant les premières années, les premières générations, voire les premiers siècles de la vie de l'Église, puisque le canon néotestamentaire n'a été déterminé que très progressivement . Il a fallu attendre jusqu'au début du V^e siècle, en Syrie et ailleurs, pour que soit établi un canon des vingt-sept livres du Nouveau Testament. Jusque là, pour les chrétiens, l'expression même d'Écritures signifiait normalement notre Ancien Testament, bien que le terme fut employé parfois pour désigner les épîtres pauliniennes et d'autres écrits apostoliques.

Alors, quelle était leur façon de recevoir, de pénétrer le mystère, d'intérioriser et puis de proclamer ce qui était pour eux l'Écriture sainte en tant que Bible hébraïque ?

Vous connaissez probablement le débat qui a eu lieu aux III^e-IV^e siècles dans l'Église d'Orient, en particulier entre Alexandrie et Antioche. On peut en proposer l'esquisse suivante . Vers la fin du II^e siècle, sous l'influence d'une tendance apparue des siècles avant Jésus-Christ, et développée surtout par Philon d'Alexandrie, s'est répandu le recours à une méthode exégétique dite allégorique qui semblait privilégier une recherche de la vraie signification, du vrai sens d'un texte littéraire, scripturaire, biblique, derrière les mots du témoignage.

L'histoire : une rencontre entre le ciel et la terre

La question de l'histoire était une question fort difficile parce qu'à l'époque la notion d'histoire était très différente de la nôtre. Ce que nous appelons histoire, ou fait réel, nous provient essentiellement de la conception apparue au 19^e siècle. Or, pour nos Pères, que ce soient les Pères d'Alexandrie ou bien ceux de l'école qui s'est montée quelque peu après, un peu en réaction contre elle, c'est-à-dire l'école d'Antioche, l'histoire était toujours conçue comme une rencontre entre le ciel et la terre, entre le visible et l'invisible. Pour ces deux écoles, la recherche historique a toujours une ampleur beaucoup plus large que ce que nous appelons couramment l'histoire ou la recherche historique, ou historico-critique, qui, j'insiste, reflète une mentalité qui ne remonte guère au-delà du XIX^{ème} siècle.

Il conviendrait de régler les questions de terminologie et de perspective . C'est une tâche fort difficile, mais je crois que nous pouvons néanmoins dire que, dans l'ensemble, les deux écoles d'Alexandrie et d'Antioche étaient représentées par des Pères qui cherchaient au-delà des événements historiques ce que l'on appelle une " theoria ", c'est à dire une vision inspirée par l'Esprit Saint, qui nous communique la révélation, qui nous communique la vérité divine.

Que ce soit par la voie de la typologie (Antioche) ou par une voie allégorisante (Alexandrie), le but de l'exégèse de ces deux écoles est toujours de passer par l'histoire pour la dépasser, afin de parvenir à une connaissance, une sagesse, une perception, une participation, une véritable communion à la réalité céleste, la réalité du Royaume de Dieu.

Ces deux écoles sont habituellement caractérisées de la façon suivante :

En Alexandrie, des savants tels que Didyme l'aveugle, Origène, Clément d'Alexandrie, et jusqu'à Cyrille d'Alexandrie au V^e siècle, à la fois chercheurs, exégètes, interprètes, prédicateurs, avaient tendance à trouver dans l'Écriture sainte un double sens à la fois historique et transcendant, historique et spirituel.

Le clivage entre ces deux sens était assez important, puisque l'allégorisme tendait à se détacher de l'histoire et à porter l'accent principal sur le sens du message biblique pour nous dans le présent, au niveau de notre vie morale, spirituelle, mystique même. Les Pères d'Antioche, quant à eux, aux III^e-IV^e siècles se sont érigés en une

opposition parfois féroce, surtout dans le cas d'un Théodore de Mopsueste pour, au moyen de la typologie, enracciner toute vérité dans les événements historiques eux-mêmes.

Diodore de Tarse, un des grands fondateurs de cette école d'Antioche, a insisté sur le fait que dès lors qu'un événement du passé, de l'Ancien Testament par exemple, a un double sens, à la fois historique et spirituel, les deux sens coïncident dans l'événement historique en tant que tel.

Enraciner la réalité transcendante dans l'histoire

À la différence de l'allégorisme, de perspective plutôt platonicienne, qui semblait instaurer un clivage entre l'histoire et le monde transcendant, cette école d'Antioche voulait enracciner la réalité transcendante, la vérité révélée par l'Esprit de Dieu au cours de l'histoire des Israélites et au sein de la vie ecclésiale, dans l'histoire.

Pourquoi cet enracinement dans l'histoire ? Parce que nous sommes des êtres historiques : de même qu'il faut que le Sauveur entre dans la plénitude de notre expérience historique, dans notre réalité quotidienne, il a fallu que la préparation qui mène vers l'Incarnation, vers la pleine révélation de la présence de l'Emmanuel, de Dieu qui est avec nous en la personne de Jésus de Nazareth, que tout cela aussi soit profondément, essentiellement enracciné dans le cadre de l'histoire humaine, du temps et de l'espace.

Il faut reconnaître qu'on a pu se complaire à absolutiser ces deux positions. Une étudiante à l'institut Saint-Vladimir a fait un travail très intéressant dans ce domaine, notamment pour démontrer le fait que l'on a eu tendance à opposer la méthode allégorique et la méthode exégétique dénommée typologie, de façon beaucoup trop radicale.

Mais, pour le moment, au risque de schématiser, nous allons rester dans l'optique de ces deux écoles : allégorisante d'une part, fondée sur la typologie d'autre part.

Un mouvement vers la communion éternelle avec Dieu

Qu'est-ce que la typologie ? Fondamentalement, la typologie présuppose que les événements historiques sont ordonnés par Dieu afin de constituer une histoire du salut, un mouvement à travers le temps et l'espace qui mène à la communion éternelle avec Dieu. La typologie nous dévoile donc l'économie divine, l'œuvre de Dieu pour le salut du monde.

Dans la typologie, il faut chercher une double perspective, à la fois verticale et horizontale. Premièrement, en ce qui concerne la dimension horizontale, lorsqu'il s'agit de la typologie nous parlons du " type " ou de figure. " Tipus " est un mot que saint Paul utilise pour parler du premier Adam. L'antitype achève ou complète.

En l'occurrence, dans l'épître aux Romains, au chapitre 5, le Christ est le nouvel Adam : Adam est le type dont Jésus Christ est l'antitype. Pour l'ensemble des textes, la vision typologique trouve de tels rapports entre l'Ancien et le Nouveau Testament.

Pour résumer en une formule simple, un type est une image prophétique qui se réfère à une réalité future qui en est l'accomplissement. La meilleure façon de l'expliquer c'est d'en donner quelques exemples.

En dehors de cette typologie paulinienne entre Adam et le Christ, nouvel ou dernier Adam, il y a l'exemple de l'image vétérotestamentaire de Moïse. Moïse gravit le mont Sinaï, se tient devant Dieu, et reçoit en cette théophanie les Tables de la Loi, les Dix Commandements qui vont constituer le fondement même de la Torah, de la Loi juive. Moïse descend et remet entre les mains du peuple d'Israël la révélation sous forme de loi. Loi qui détermine non seulement un certain comportement, mais encore l'ensemble de l'existence des Juifs en communion les uns avec les autres, et avec Dieu.

Saint Matthieu, peut-être plus que d'autres auteurs du Nouveau Testament, nous montre une image du Christ qui est celle d'un antitype par rapport à l'image de Moïse. Moïse est le type du donateur de la Loi, et c'est le Christ qui, au début du chapitre 5 de l'évangile selon saint Matthieu, gravit une autre montagne, en Palestine. Il ne reçoit pas la Loi de son Père, il est la Loi elle-même, la nouvelle loi de l'amour. Il commence à prononcer cette loi sous forme de béatitudes, et puis tout ce qui en découle : c'est le sermon sur la montagne, Matthieu 5-6 et 7. Moïse est le type dont Jésus-Christ est l'antitype. Moïse est l'image prophétique qui est toujours projetée vers l'avenir, vers l'eschatologie, vers l'accomplissement de l'œuvre de Dieu pour le Salut du monde, œuvre achevée, réalisée dans la personne et dans la mission de Jésus-Christ.

Il y a beaucoup d'autres images qui établissent ce lien entre l'Ancien Testament et le Nouveau Testament. De telles images nous offrent de bons exemples pour aborder l'Ancien Testament, et l'interpréter précisément comme un ouvrage ou comme une bibliothèque essentiellement chrétienne.

L'image du Serviteur souffrant

Une autre image, par exemple, est celle du Serviteur souffrant. Il y a dans le livre d'Isaïe, dans les chapitres 42 à 53, quatre chants du serviteur. Dans les premiers chants, les premiers poèmes que le prophète Isaïe nous livre, il semble que le Serviteur souffrant ne soit rien d'autre que la personnification d'Israël. Mais dans le quatrième (Isaïe 52:13 à 53:12), nous trouvons l'image d'un personnage qui est très distinct d'Israël. Il sera rejeté par son propre peuple, soumis à la torture, marginalisé dans le sens le plus radical du terme. (Certains interprètes lisent même entre les lignes la mention que ce personnage sera mis à mort).

Il portera sur lui le péché du monde, le péché du peuple de Dieu, et c'est par son châtement que la guérison nous sera accordée. Alors ce Serviteur souffrant d'Isaïe, à l'insu même du prophète, n'est pas seulement une image messianique accomplie, par exemple, en la personne d'un roi qui sera intronisé à une époque ultérieure. Ce Serviteur souffrant est, dans l'optique chrétienne – l'optique néotestamentaire - , le Christ lui-même qui sera rejeté par son propre peuple et sera mis à mort, afin de parachever la vocation originale d'Israël qui est de témoigner en vue du Salut du monde entier.

Nous pouvons penser encore au temple vétérotestamentaire, le temple des Juifs, accompli dans la personne de Jésus qui est le vrai temple. Il dit dans Jean 2 : “ voyez ce temple : ce temple sera détruit et, en trois jours, je le relèverai ” . Ses disciples eux-mêmes ne comprennent pas ce qu'il dit parce qu'il parlait du temple de son corps. Et c'est effectivement lors de la crucifixion, de l'ensevelissement mais aussi de la résurrection que ce nouveau temple sera érigé et la promesse accomplie. Le temple est le type, et le corps du Christ, brisé et ressuscité devient l'achèvement de tout ce que symbolise le temple de l'Ancien Testament. [...]

Il en est de même en ce qui concerne l'image évoquée par l'évangéliste Jean au chapitre 3 : 14, lorsque Jésus fait allusion au serpent d'airain. Lors d'une bataille contre l'ennemi, Moïse élève un étendard dans le désert, image de la sainte Croix, sur lequel il plaça un serpent d'airain . Comme nous le dit l'évangéliste Jean, ceci préfigure le Christ qui lui-même sera élevé sur la Croix, afin d'ouvrir ses bras pour embrasser le monde entier et entraîner tous les croyants à sa suite, à travers la mort, jusqu'à la résurrection d'entre les morts.

Un élan qui nous mène vers le futur du Royaume

Il y a donc une multitude d'images sur le plan horizontal, du passé vers le futur, de l'Ancien Testament vers le Nouveau. Notons aussi que Jésus lui-même avait par moment recours à la typologie afin d'y trouver des relations qui liaient le temps passé avec le moment présent.

Or, cette dimension horizontale est complétée par une autre dimension, un autre mouvement qui caractérise la recherche typologique. C'est le mouvement vertical entre le type historique et ce que l'on peut appeler l'archétype transcendant.

Encore une fois, quelques exemples très rapidement : La Pâque juive réalisée ici sur la terre, comme la Pâque chrétienne célébrée chaque année dans nos églises, n'est

qu'une image typique, typologique, de la plénitude pascale réalisée par le Christ au ciel mais qui sera achevée au dernier jour, lors de la résurrection finale.

Il en est de même en ce qui concerne le rapport entre l'Église terrestre et l'Église céleste, entre nos célébrations autour de nos autels, ici sur la terre, et la vraie eucharistie célébrée jour et nuit devant Dieu, dans la gloire du Royaume céleste. C'est là où le Christ en tant que Grand Prêtre, pénètre dans l'autel céleste, et se tient devant son Père pour lui faire offrande et de sa propre vie et de la nôtre.

Encore une fois, donc, nous trouvons ce double mouvement horizontal et vertical qui s'enracine toujours dans les événements historiques, qu'il s'agisse des événements de l'Ancien Testament ou des événements racontés par le Nouveau.

Les vrais sens de l'Écriture

La typologie a d'ailleurs été souvent considérée comme un sens de l'Écriture . C'est une erreur, parce qu'il n'y a pas de sens typologique, comme il n'y a pas de sens allégorique . La typologie et l'allégorie sont des méthodes de travail, ce sont des cheminements poursuivis par des exégètes, afin de découvrir les sens, les multiples sens de l'Écriture.

Que sont ces différents sens de l'Écriture ? On en a discerné plusieurs, surtout dans le monde occidental, au Moyen-âge . Mais il y en a deux principaux, me semble-t-il . D'une part le sens que nous pouvons appeler " historico-littéral " et d'autre part le " *sensus plenior* ", le sens supérieur, ou bien le sens spirituel.

Une histoire qui est non seulement la nôtre mais aussi et surtout celle de Dieu

En utilisant la typologie, même de nos jours, nous essayons de l'enraciner profondément dans l'histoire, qui est non seulement la nôtre, mais aussi et surtout l'histoire de Dieu.

Au cœur de la typologie, il existe une certaine dynamique, un mouvement de " promesse à l'accomplissement " .

Ceci est particulièrement manifeste au début de l'évangile selon saint Matthieu. Par exemple dans Matthieu 2 : 5-6, le roi Hérode cherche à savoir où le Messie devait naître. Les mages lui répondent : " C'est à Bethléhem de Judée , car c'est ce qui est écrit par les prophètes (c'est une citation de l'Ancien Testament) *et toi Bethléhem, terre de Juda, tu n'es certes pas le plus petit des chefs-lieux de Juda car c'est de toi que sortira le chef qui fera paître Israël mon peuple* ". Il s'agit là d'une combinaison très intéressante de deux passages vétérotestamentaires, à savoir Michée 5 : 1 et 2-Samuel 5 : 2 qui montre Bethléhem, la ville de la naissance du Christ, comme déjà prophétisée dans l'Ancien Testament.

Saint Matthieu poursuit ce même cheminement un peu plus loin au verset 15 de ce même chapitre 2, où il fait allusion à la fuite en Égypte. Si le Christ avec sa mère et

son père ostensible Joseph, descendent en Égypte, c'est pour qu'ils puissent en sortir afin d'accomplir la prophétie " D'Égypte j'ai appelé mon fils ". Il s'agit là d'une parole que nous trouvons chez le prophète Osée, au début du chapitre 11. Dans l'optique néotestamentaire Jésus est l'accomplissement d'Israël tout entier : c'est lui le vrai Israël.

Enfin, troisième et dernier exemple, tiré aussi du chapitre 2 de l'évangile selon saint Matthieu, chapitre 2 verset 18, le massacre des innocents. C'est une image horrible, atroce, qui suscite énormément de questions dans le cœur et dans l'esprit de nos fidèles. Pourquoi en effet ce récit se situe-t-il ici en ce début d'Évangile, qui devrait être une proclamation de joie, de célébration de victoire ? C'est pour montrer que la prophétie de Jérémie 31 : 15 concernant le sacrifice des enfants d'Israël est achevée lors de la naissance de Jésus-Christ : " Rachel pleure ses enfants car ils ne sont plus ".

Un sens à la fois historique et spirituel

Toutes ces images sont reprises par l'évangéliste Matthieu afin de nous donner ce qui est, dans le fond, une série de rapports typologiques. De tels rapports nous permettent d'entrer dans les témoignages de l'Ancien Testament mais à la lumière de la vie du Christ, lumière du message du Christ, rapports qui expriment que la promesse vétérotestamentaire est accomplie, achevée pleinement dans le Nouveau Testament par l'activité de Jésus-Christ fils de Dieu incarné.

Avant de poursuivre, je rappelle que l'allégorie et la typologie ont vocation à chercher la " theoria ", c'est à dire une vision de la révélation de Dieu, vision inspirée par l'Esprit Saint, dans laquelle tous nous sommes invités à entrer. Chacun d'entre nous a, en effet, la responsabilité de reprendre la Bible, Ancien et Nouveau Testament, afin de la proclamer tant dans l'enceinte de l'Église, qu'auprès de nos enfants ou encore à l'attention d'un voisin non-croyant. Quelles que soient les circonstances, tôt ou tard, chacun d'entre nous sera appelé à être prédicateur, ce qui présuppose, à proprement parler, notre propre activité en tant qu'exégète. Tous nous sommes appelés à entrer dans ce mouvement qui nous mène vers la " theoria ", vers la perception de la vérité divine, la révélation de Dieu. Pour accomplir cela, nous serons appelés à cheminer de la même façon que nos pères ont cheminé, afin de découvrir dans la Bible, et surtout dans l'Ancien Testament, un sens à la fois historique et spirituel.

Or, comme je l'ai déjà évoqué, certains des exégètes alexandrins privilégiant la méthode allégorique se sont détachés de l'histoire. Origène avait tendance à le faire, fortement influencé par l'ambiance exégétique qui avait été créée pendant plusieurs générations dans sa ville d'Alexandrie. J'oserais dire qu'Origène est un génie et un saint en dépit de la condamnation de certains de ses textes par le cinquième concile œcuménique, car en fait ce sont plutôt ses disciples qui ont été condamnés. Néanmoins, il est plus particulièrement reproché à Origène sa tendance à déraciner la vérité de l'événement historique, comme l'avait fait avant lui le grand exégète philosophe et théologien juif Philon.

Comme beaucoup d'Alexandrins, Origène était fortement troublé par des propos éparpillés à travers l'Ancien Testament qui, à ses yeux, étaient indignes de Dieu : par exemple l'appel à tuer l'ennemi, l'appel à Israël d'entrer dans la terre promise et de

mettre à mort non seulement le bétail mais également les hommes, femmes et enfants, dans le seul but de la purifier.

Une révélation progressive

Il y a une révélation progressive : Origène le savait. Ce qui signifie que lorsque l'on considère les événements, les personnages, les institutions relatés dans l'Ancien Testament, il y a toujours un sens spirituel qui se cache derrière, mais pas nécessairement un sens littéral ou historique, qu'Origène ne pouvait pas accepter parce qu'il ne savait pas comment réellement faire face à ces passages qui créaient une sorte de "scandalon", pierre d'achoppement sur le chemin qui mène vers une vraie communion avec le Dieu d'amour.

Origène avait donc tendance à chercher au-delà des événements, derrière les mots de l'Ancien Testament un sens selon lui caché, soit mystique ou christologique, soit moral, pour élucider ce qui en découle pour notre vie morale, dans notre comportement devant Dieu et nos rapports avec les autres.

Néanmoins, bien que l'allégorie et la typologie constituent certes deux voies sensiblement différentes l'une de l'autre, ces deux voies sont complémentaires comme l'ensemble de la tradition patristique l'a reconnu et comme certains exégètes et spécialistes de la littérature aujourd'hui le reconnaissent. L'une et l'autre sont inséparables . La typologie a besoin d'être augmentée par une interprétation allégorisante . C'est en effet le sens même des paraboles de Jésus, car sans l'allégorie ces paraboles n'ont pas de sens, elles ne sont plus que de simples récits sans morale, sans signification, tandis que si nous les lisons dans une perspective allégorique alors, par cette lecture-là, la vérité ressort.

Il y a un autre aspect, concernant surtout la voie typologique, que je voulais souligner . Cet aspect est beaucoup plus difficile à cerner et à définir, mais j'aimerais l'évoquer.

Percevoir la présence de Dieu à travers le phénomène historique

Dans la typologie surtout, il y a un mouvement du passé vers l'avenir, du type vétérotestamentaire vers son achèvement, son accomplissement dans la personne du Christ, dans l'Église, c'est-à-dire dans la vision néotestamentaire. Des exégètes comme Diodore de Tarse principalement, mais d'autres représentants de l'école d'Antioche également, nous ont livré une perception particulière de ce mouvement horizontal : dans la perspective des auteurs néotestamentaires, donc des auteurs apostoliques, comme dans la perspective de nos saints Pères, on est frappé par le fait que le mouvement typologique n'est pas seulement un mouvement unilatéral du passé vers l'avenir . Mais les Pères de l'Église comme les auteurs du Nouveau Testament discernent l'accomplissement eschatologique déjà là où était le type ; autrement dit, le type même contient son achèvement.

Je crois que la façon la plus simple de décrire cette notion est de faire appel à un passage de la première épître aux Corinthiens, chapitre 10 verset 4, où saint Paul fait

allusion au roc d'où Dieu fit jaillir de l'eau pour éteindre la soif des Israélites durant la traversée du désert. La manne, puis l'eau du rocher ont permis aux Israélites de continuer leur route vers la terre promise. Dans l'Ancien Testament ce roc reste sur place, toutefois un midrash rabbinique, d'une époque antérieure à la période où vécut saint Paul, nous offre une image très naïve sans doute mais très belle, en suggérant que ce roc accompagnait en réalité les Israélites à travers le désert pour que cette eau vive soit continuellement accessible. Saint Paul fait allusion dans 1-Corinthiens 10 à ce roc et aux Israélites, et fait une affirmation absolument extraordinaire : " et ce roc, dit-il, était le Christ " ! Ce roc n'est pourtant qu'un roc ; néanmoins, au-delà de toute apparence, le saint apôtre Paul perçoit dans ce roc, à travers ce phénomène concret, réel, historique, la présence de Dieu.

Dans l'Ancien Testament, les théophanies de Dieu ne sont pas comme nous le pensons habituellement des théophanies de Dieu le Père mais toujours des théophanies de Dieu le Fils, deuxième personne, deuxième hypostase de la sainte Trinité.

Saint Paul reprend l'Ancien Testament. Il y perçoit, dans le roc, dans le temple, dans d'autres images, aussi, la plénitude de la personne, de la présence, non pas de Jésus de Nazareth mais du Fils éternel de Dieu qui, même avant son incarnation dans la chair, est présent parmi son peuple afin de le guider, le nourrir, le soutenir et le mener jusqu'aux portes du Royaume.

Une vision symbolique des puissances du mal

A présent, j'aimerais dire très rapidement quelques mots sur certains aspects de la lecture vétérotestamentaire qui, pour beaucoup de nos fidèles, posent un certain problème.

Les psaumes sont devenus dès le début le cantique de l'Église, le chant de l'Église, le moyen par excellence par lequel nous adorons Dieu.

Mais que dire des psaumes qui hurlent des injures aux ennemis ? Quand nous lisons la fin d'un des plus beaux chants de carême, " les eaux de Babylone ", le psaume 136/137, de quel droit reprenons-nous, dans l'orthodoxie, cette horrible image de prendre de petits enfants pour écraser leur tête contre le roc ? Bienheureux sera celui qui prend les petits de Babylone et les détruit, ce qui rejoint l'image de Dieu qui, lors des fléaux en Égypte, envoie son ange destructeur afin de tuer le premier né des Égyptiens. Comment assimiler cela dans notre prière ou dans notre méditation sur Dieu ? La seule façon est celle qu'ont adoptée les Pères de l'Église, non pas comme une échappatoire, mais comme réalité, comme véritable révélation, à savoir que, pour eux, pour l'optique orthodoxe, les psaumes qui parlent de l'ennemi ne parlent pas en premier lieu des personnages, des êtres humains : l'ennemi d'Israël et tout ce qui le concerne n'est que symbolique.

On opte donc plutôt pour une lecture qu'on pourrait appeler allégorique. On perçoit ainsi derrière l'image de l'ennemi, et même derrière l'image de ces pauvres enfants dont le crâne est enfoncé contre un roc, le démon et les puissances du mal. On

y discerne la présence d'un autre guide, d'un autre monde, de Satan, du tentateur, de celui qui cherche toujours à nous induire en tentation. C'est la raison pour laquelle, dans le "notre Père", nous demandons à Dieu : "ne nous induis pas dans la tentation" ; c'est parce que nous ne pouvons pas la supporter, nous ne pouvons pas faire face à la tentation nous-mêmes : l'ennemi est trop fort. Les moines, les Pères de l'Église, tous les fidèles qui ont vécu réellement la plénitude de la célébration qui s'exprime dans la poésie des psaumes, l'ont bien connue. Si nous, à notre tour, nous sommes invités par l'Église à reprendre ces mêmes cantiques et à les interpréter de cette façon-là, c'est pour dépasser le simple niveau littéral, historique, et pour aboutir à une vision infiniment plus profonde, infiniment plus réelle pour chacun d'entre nous. Ce psaume parle ainsi de la lutte du peuple de Dieu, c'est-à-dire de la lutte de l'Église . Il y a donc une indispensable lecture ecclésiale des psaumes.

Dieu est présent même dans les profondeurs du Shéol

Il y a aussi une lecture existentielle, une lecture qui s'applique à moi-même, là où je me trouve dans l'aujourd'hui de ma vie, là où j'en suis de mes expériences, de mes échecs, de mes défaillances et de mon péché . À cet égard je pense souvent au psaume 138/139, dans les versets 7 et 8, où le psalmiste criait : " Et où irai-je, pour me dérober à ton Esprit ; et où m'enfuirai-je loin de ta Face ? - Si je monte au ciel, tu y es ; si je descends aux enfers, tu es là ", littéralement " si je fais mon lit au Shéol, toi tu y es ". Ce psaume signifie que lorsque nous avons tendance à faire notre propre lit au Shéol, dans le lieu des morts, dans les ténèbres, dans la déprime, dans l'angoisse, dans les douleurs d'une maladie physique parfois, ou bien les douleurs d'un deuil, la perte d'un être qui nous est cher, à de tels moments nous faisons notre lit aux enfers, dans les profondeurs du Shéol . Nous pouvons néanmoins avoir la certitude, venue à l'esprit et au cœur de ce psalmiste, que Dieu est présent là aussi.

Ceci rappelle notre icône pascale . En Orient, nous n'avons pas l'image du Christ sortant victorieux du tombeau, parce que l'intuition même des Pères grecs, en ce qui concerne la victoire pascale, relève de cette notion de descente aux enfers, notre enfer, nos ténèbres ; par conséquent le Christ descend dans ce trou noir qui représente le shéol, le lieu des morts, et tend ses mains vers Adam et Ève, vers Jean-Baptiste, vers Salomon, vers David, vers tous les hommes justes de l'Ancienne Alliance, afin de les accueillir, de les embrasser et de les faire participer avec Lui à sa victoire .

Les psaumes sont donc offerts à l'Église pour une lecture allégorique, une lecture ecclésiale mais aussi une lecture existentielle.

Il faut noter en passant que l'Église orthodoxe fait appel à un Canon biblique qui est plus large que le Canon reçu par d'autres Églises chrétiennes, surtout par les Églises protestantes. Dans nos offices liturgiques, nous lisons très souvent des passages tirés des œuvres deutérocanoniques, par exemples de la Sagesse de Salomon et du Siracide, notamment pendant les fêtes de la Vierge Marie, lorsque l'accent est mis sur la Sagesse elle-même, que la Sainte Vierge incarne.

A toutes fins utiles, mentionnons dans ce contexte nos lectures de carême. Pendant le Grand Carême, en effet, en semaine, il n'y a plus de lectures de l'Évangile

sauf au moment des grandes fêtes comme l'Annonciation, célébrée normalement au milieu du Grand Carême. Si nous mettons de côté l'évangile jusqu'au dimanche, c'est parce que nous entrons dans un cheminement qui récapitule le cheminement d'Israël à travers le désert . Pour cette raison-là, l'Église nous offre la possibilité d'entrer dans ce mystère de l'expérience d'Israël par la lecture de trois livres principaux : un premier livre, la Genèse, un deuxième qui est sapientiel, les Proverbes, et un troisième, qui est prophétique, la prophétie d'Isaïe, ce qui nous offre toute une typologie messianique qui, rappelons-le, sera achevée dans la personne du Christ.

La lecture de l'Ancien Testament est christocentrique

Après ces quelques éléments, permettez-moi d'évoquer rapidement trois derniers points.

Premièrement, il faut insister sur le fait que, dans une optique profondément orthodoxe et chrétienne, toute lecture de l'Ancien Testament est essentiellement une lecture christocentrique . C'est le visage du Christ que nous découvrons par l'allégorie : derrière le récit ; par la typologie, dans les événements vécus par Israël pendant toute son existence . Donc toute lecture nous révèle la face du Christ.

Par ailleurs, il est très important d'insister sur le fait que, pour nous, toute recherche devrait comporter une dimension historico-critique. Beaucoup d'orthodoxes comme beaucoup de catholiques romains d'ailleurs, depuis le milieu du XIX^e jusqu'au milieu du XX^e siècle ont éprouvé une grande réticence, sinon une certaine crainte, chaque fois que l'on a fait allusion à la recherche, à l'exégèse ou à l'interprétation historico-critique, comme s'il s'agissait d'opérer une critique de la Parole de Dieu.

Mais rappelons-nous qu'il ne s'agit pas du tout d'une critique dans le sens usuel de ce terme . Critique vient du mot biblique " crisis " qui signifie " jugement ". Ce n'est donc pas soumettre Dieu ni même la Parole de Dieu à un jugement, mais exercer notre jugement, notre intelligence, afin de pénétrer par la voie des sciences modernes, l'histoire, l'archéologie, la philologie ou autres, pour connaître toujours mieux la réalité dans laquelle le Christ, les hébreux ou les apôtres ont vécu, ou bien les conditions dans lesquelles l'Église primitive fut créée, etc.

Une lecture ecclésiale des psaumes

Pour nous, dans toute lecture de l'Ancien comme du Nouveau Testament, il y a donc une indispensable lecture ecclésiale des psaumes . Mais il faut dépasser cela en cherchant aussi et surtout un sens spirituel, c'est-à-dire le message que Dieu cherche à nous communiquer dans notre vie actuelle, et cela au moyen du texte biblique. Cette lecture spirituelle, fondée sur une recherche historico-critique, nous guide pour que nous puissions découvrir ce que la tradition latine appelle effectivement le sens plénier, le message que Dieu adresse à l'Église aujourd'hui.

Enfin, tout ceci nous amène à une autre sorte de lecture, développée de façon extraordinaire par la tradition latine encore une fois, que les catholiques appellent la " lectio divina " ou lecture spirituelle.

Intérioriser la Parole

Il ne s'agit pas d'une lecture ordinaire mais plutôt d'une méditation qui débouche sur une véritable contemplation de la face de Dieu, à travers la parole inspirée qu'est la Bible. La tradition latine distingue trois étapes qui s'entremêlent : *lectio, meditatio, contemplatio*.

Cela commence par une simple lecture comme nous pouvons la faire . Puis, dans les monastères comme chez les laïcs, une deuxième lecture reprend telle ou telle parole, telle ou telle image biblique ; l'esprit se concentre sur cette image ou cette parole pour l'intérioriser, pour cheminer avec elle pendant toute une journée . Du matin au soir, cette image reste à l'esprit, afin de le nourrir, un peu comme dans la prière de Jésus, heure par heure, durant toute la journée, toute son existence.

Dans des cas exceptionnels, les saints de l'Église ou, éventuellement, les personnes de grande simplicité et profondeur, peuvent passer à un autre niveau d'accueil et de réceptivité de la parole de Dieu qui s'appelle la contemplation . Le silence s'impose alors, silence devant Dieu, devant le mystère de sa présence, devant la beauté de sa révélation qui nous est justement fournie par sa parole. Je suppose que, dans l'Église, de telles expériences sont extrêmement rares et si je peux vous en parler c'est uniquement à cause de ce que j'ai lu, car je ne peux pas prétendre que c'est sur la base de ce que j'ai vécu.

Lors de cette étape, d'après ce que l'on sait, est vécue cette intériorisation de la parole qui nous permet d'entrer dans la présence de Dieu, en silence, dans une certaine solitude, néanmoins profondément marquée par la communauté de l'Église, la communion des saints, des vivants, des défunts, de tous ceux qui nous entourent invisiblement tout au long de notre vie.

Par sa parole et grâce à ce que d'autres ont appelé la manducation de la parole, l'intériorisation de la parole pour se faire nourrir par la parole, nous pénétrons dans ce mystère de la présence de Dieu . Nous pouvons entrer en communion avec Dieu, dans une perception de Dieu, une pénétration même dans la vie intime de Dieu, qui, comme le prophète Isaïe l'a dit, nous permet de faire notre chemin, des ténèbres vers la grande lumière, lumière resplendissante, lumière du Christ qui demeure au Royaume des cieux. Jésus ne cherche qu'une seule chose : comme il l'a fait sur la Croix, ouvrir ses bras en tant que Parole, en tant que Sauveur, en tant que Fils éternel, en tant que celui qui nous aime au-delà de tout ce que nous pouvons espérer, afin de nous embrasser et de nous faire participer avec lui à la plénitude de sa gloire.

(Les intertitres sont de la rédaction du SOP.)

Directeur de la publication : Père Michel EVDOKIMOV

Abonnement annuel

Rédaction : Jean-Claude POLET,
Pierre PONCET,
Serge TCHÉKAN

SOP mensuel

SOP + Suppléments

Réalisation : Nathalie TCHÉKAN

France 215 F
Autres pays 240 F

430 F
550 F

Commission paritaire : 56935
ISSN 0338-2478

Tiré par nos soins

C.C.P.: 21 016 76 L Paris
Tarifs PAR AVION sur demande
